

S É N È Q U E
LA PROVIDENCE



Sénèque

LA PROVIDENCE

suivi de

LA CONSTANCE DU SAGE

traduit du latin par

François Rosso

arléa

ISBN 2-86959-286-8
© Avril 1996 — Arléa

LA PROVIDENCE

A Lucilius

Pourquoi, s'il existe une providence, des événements douloureux viennent-ils frapper les gens de bien ?

Cher Lucilius, tu m'as demandé, en admettant que le monde soit gouverné par une providence, comment il se faisait que tant de difficultés viennent perturber la vie des gens de bien. Certes, il vaudrait mieux aborder cette question dans un ouvrage où l'on démontrerait qu'une providence régit l'univers et qu'une divinité veille sur nous. Mais enfin, puisque tu souhaites que je détache un

aspect de ce tout et que je réponde à ton objection particulière sans pour autant examiner le fond du problème, je vais faire quelque chose de bien facile : plaider la cause des dieux.

Il est inutile, bien sûr, d'aller chercher des arguments pour prouver qu'il est impossible que la création, dans son immensité, soit en place sans un protecteur, ni que les mouvements qui rapprochent ou éloignent les corps astraux les uns des autres soient dus au hasard : on sait bien que ce qui vient du hasard tombe le plus souvent dans la pagaille et n'est pas bien long à s'effondrer. C'est régi par une loi éternelle que se meuvent, sans heurt, emportés dans une grandiose révolution, les multiples corps terrestres et marins et les étoiles étincelantes qui, chacune à leur place, réfléchissent la clarté. Cet ordre n'est pas le fait d'une matière qui flotte à l'aventure ; des éléments assemblés fortuitement ne s'organiseraient pas avec un art tel que la masse énorme de la terre reste inébranlable, contemplant autour d'elle l'amplitude des

mouvements célestes, que la mer s'infiltré dans les vallées afin d'y rendre le sol meuble, puis reçoive l'eau des fleuves sans jamais déborder, et qu'à partir de germes minuscules naissent des êtres gigantesques.

Même les phénomènes qui semblent le plus désordonnés et le plus incertains (je pense aux ondées, aux masses de nuages, à la foudre, à la lave crachée par la bouche des volcans, aux tremblements de terre...), tout ce à quoi nous assistons dans cet orbe en tumulte dont la terre est le centre, si soudains qu'ils soient, ne se produisent pas sans raison. Ils ont leurs causes, au même titre que ceux qui surviennent dans des conditions étonnantes et nous semblent miraculeux, comme les sources chaudes qui jaillissent en pleine mer ou les îles nouvelles qu'on voit soudain surgir de la stérile étendue des flots. Observons la mer qui se retire et laisse les rivages à sec pour, bientôt après, revenir les recouvrir : croit-on que c'est par un élan aveugle que ses lames refluent, se ramassent sur elles-mêmes et reviennent brusquement,

dans un flux puissant, reprendre leur place initiale ? On voit bien qu'elles croissent et diminuent suivant un rythme, qu'elles montent et descendent à l'heure et au jour prescrits, suivant l'attraction de la lune, et que c'est l'influence de celle-ci qui fait que l'océan se gonfle ou se rétracte. Mais enfin, gardons ces considérations pour un autre moment mieux approprié puisque, pour ta part, tu ne mets point en doute la providence et que tu te bornes seulement à être mécontent d'elle.

Mon souci est de te réconcilier avec les dieux, toujours bons envers l'homme de bien. La nature ne supporte pas que le bien nuise au bien. Entre les dieux et les hommes de cœur, il y a un pacte d'amitié ; c'est la vertu qui fait leur union. Oui, un pacte d'amitié, et même davantage : un besoin réciproque, une parenté. Il ne manque à l'homme de bien que d'être éternel pour être semblable à la divinité. Il est son disciple, son émule, sa véritable progéniture, et le sublime créateur, qui ne transige pas sur la pratique de la vertu,

l'éduque avec rigueur comme le ferait un père sévère.

Aussi, lorsque tu vois des hommes de bien – et donc aimés des dieux – peiner, suer sang et eau, passer par des chemins ardu, tandis que les salauds s'en donnent à cœur joie et nagent dans les plaisirs, rappelle-toi que nous apprécions chez nos enfants la modestie, et l'insolence chez ceux de nos esclaves ; que nous contraignons les premiers à une austère discipline tandis que nous habituons les seconds à l'effronterie. Sache que la divinité se comporte de manière analogue : elle ne laisse pas l'homme de bien s'enfoncer dans les jouissances, elle l'éprouve, l'aguerrit pour le rendre digne d'elle.

Pourquoi les hommes de bien endurent-ils tant d'infortunes alors que rien de mal ne peut leur arriver ?

En effet, les contraires sont inconciliables ! De même que les fleuves, les pluies torrentielles et les sources médicinales ne peuvent changer la saveur de la mer, ne peuvent pas l'adoucir, de même, les élans de

l'adversité ne peuvent troubler une âme courageuse : bien au contraire, ils consolident sa forte nature et c'est celle-ci qui s'impose aux événements car elle est plus forte que tout ce qui vient de l'extérieur.

Je ne dis pas, bien sûr, qu'elle ne ressente rien, mais elle remporte toujours la victoire. Le calme, l'équanimité, loin d'empêcher un cœur vaillant de faire face aux assauts, sont capables de faire du malheur un exercice. Au reste, quel homme vertueux ne désirerait pas d'épreuve à sa mesure, n'accepterait pas, pour s'y mesurer, des devoirs exigeants ? On chercherait en vain une âme bien trempée pour qui l'inaction ne soit pas un tourment.

Les athlètes, soucieux de leur forme physique, lancent des défis aux champions les plus redoutables ; ils exigent que leurs entraîneurs déploient toutes leurs forces contre eux. Ils s'offrent sans broncher aux coups, aux brutalités et, à défaut d'un égal, ils se mesurent à plusieurs adversaires à la fois.

Sans adversité, le courage s'amoindrit. Il n'éclate dans toute sa puissance, dans toute sa

valeur, que lorsque les événements le sollicitent. Sois-en persuadé : l'homme de bien doit suivre cet exemple. Il ne doit craindre ni la souffrance ni la peine. Il ne doit pas se plaindre de la destinée et, quoi qu'il advienne, il en prendra son parti et tournera toute aventure à son avantage. Ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on endure, c'est la manière de l'endurer.

Quelle différence entre la tendresse d'un père et celle d'une mère ! Le père réveille ses enfants dès l'aube et les pousse au travail ; il n'admet même pas de repos les jours de fête. Il ne s'émeut pas de les voir en sueur, en larmes même. La mère, elle, les couve sur son sein, les protège de son ombre, évite qu'on leur cause du chagrin, qu'on les fatigue, qu'on les fasse pleurer.

La divinité a pour les hommes de bien l'âme d'un père. Elle les aime virilement. « Que le labeur, dit-elle, l'adversité et les privations les tiennent sans cesse sur la brèche, c'est ainsi que s'acquiert l'endurance vraie. »

Les volailles qu'on engraisse en les empê-

chant de bouger s'ankylosent : pas seulement l'effort, mais le mouvement, leur propre poids même les accablent. Un bonheur que rien n'a jamais troublé s'effondre à la moindre atteinte. Mais, quand on a été longtemps contraint de se battre contre des difficultés lancinantes, on est aguerri par l'épreuve, on résiste à toutes les infortunes et, quand bien même on tomberait, à genoux on lutterait encore.

Tu trouves étonnant que la divinité qui a pour les hommes de bien tant d'amour, qui les veut aussi bons, aussi parfaits que possible, les oblige ainsi à faire face aux coups du sort ? Moi, je ne suis pas surpris qu'elle souhaite voir un homme de cœur aux prises avec quelque malheur. Ne prenons-nous pas plaisir, parfois, à voir un jeune intrépide, son épée à la main, attendre, sans broncher, l'attaque d'un fauve, l'assaut d'un lion ? Ne sommes-nous pas encore plus ravis quand le lutteur est de noble rang ? De tels jeux, certes, ne méritent pas l'attention des dieux : ce sont des prouesses d'enfants inventées par

la frivolité des hommes ! Mais il est un spectacle capable de détourner la divinité de sa tâche, un corps à corps digne des dieux : celui de l'homme vertueux aux prises avec les cruautés de la fortune, surtout quand c'est lui qui a lancé le défi.

Je ne vois pas ce que Jupiter – si tant est qu'il veuille bien baisser les yeux sur notre terre – peut contempler de plus magnifique qu'un Caton, par exemple, qui, malgré l'écrasement répété de son parti, reste debout, inflexible, tandis que la République s'effondre autour de lui. « Que le monde, dit-il, s'incline sous la loi d'un tyran, que ses légions fassent blocus sur terre et ses flottes sur mer, que les milices césariennes soient à nos portes, Caton sait comment s'évader : son bras suffit à lui ouvrir les portes de la liberté. Ce fer, resté pur, exempt de crime malgré la guerre civile, va enfin accomplir une besogne bonne et généreuse. La liberté qu'il n'a pu assurer à l'État, c'est à Caton qu'il la donnera. Mon âme va exécuter ce projet longuement médité : se dérober aux

choses humaines. Déjà, Pétréius et Juba se sont jetés l'un sur l'autre ; ils gisent sur le sol après s'être l'un l'autre immolés ; ils ont conclu ce pacte funèbre, plein de vaillance et de grandeur certes, mais qui ne siérait pas cependant à la hauteur de mon caractère. Pour Caton, il serait aussi humiliant de demander à autrui la mort que la vie. »

C'est indubitablement avec une joie profonde que les dieux ont dû voir ce grand homme, si ardent à se supplicier soi-même, se soucier d'abord du salut des autres et tout mettre en œuvre pour leur fuite, puis consacrer sa dernière nuit à l'étude avant de plonger l'épée dans sa poitrine vénérable et d'arracher ses propres entrailles, délivrant de sa propre main son âme éthérée que risquait d'entacher la souillure du fer.

Voilà sans doute pourquoi le premier coup, mal assuré, ne fut pas fatal : les dieux immortels, non contents de voir Caton dans l'arène, l'y retinrent et ranimèrent son courage afin de le voir venir à bout d'une

épreuve plus difficile encore : il faut moins d'intrépidité pour chercher une fois la mort que pour la rechercher une deuxième fois. Comment n'auraient-ils pas été ravis de voir leur créature effectuer une si magnifique, une si glorieuse sortie ? La mort est une apothéose lorsqu'elle soulève l'admiration de ceux qu'elle terrifie.

Quoi qu'il en soit, je compte bien démontrer dans la suite de mon exposé que nombre d'accidents, sous des apparences de catastrophe, ne sont même pas des maux véritables (et qu'il s'en faut même de beaucoup qu'ils en soient !).

Pour l'instant, je me bornerai à dire que ces événements que tu juges affreux, effroyables, abominables, sont, en réalité, profitables ; d'abord pour ceux qu'ils frappent et ensuite, par ricochet, pour l'humanité entière dont les dieux se soucient plus que des individus. De surcroît, ceux qui sont atteints par ces accidents ne s'en plaignent pas car c'est en se plaignant qu'ils mérite-

raient leur malheur. J'irai même plus loin : ces épreuves sont en conformité avec les plans du destin et, si les gens de bien ont ainsi à les supporter, c'est en vertu de la loi même qui fait d'eux des gens de bien. Je m'attacherai ensuite à te convaincre que notre pitié ne doit jamais se porter sur les gens de bien : on peut les croire malheureux mais, au fond, ils ne sauraient l'être.

De ces différents points, le plus délicat à établir, à l'évidence, c'est le premier : les événements qui nous font frémir sont profitables à ceux qu'ils frappent. Quel bénéfice, penseras-tu, trouve-t-on à être envoyé en exil, réduit à la misère, à enterrer ses enfants ou sa femme, à être marqué d'infamie ou à devenir infirme ? Eh bien, si tu t'étonnes que ces souffrances puissent être profitables, tu dois trouver plus étonnant encore qu'il y ait des malades qu'on soigne par le fer, le feu, la faim ou la soif. En songeant aux cas où les médecins sont obligés de racler les os, de les enlever, d'extirper des veines, de procéder à des amputations – tel ou tel membre, en res-

tant uni au corps, pouvant entraîner sa déchéance totale —, tu conviendras aisément qu'il existe des souffrances tout à fait utiles à ceux qui les endurent, au même titre que certains plaisirs, prisés pourtant et convoités, nuisent à ceux dont, apparemment, ils font les délices, comme l'ébriété et les indigestions qui finissent par tuer à force de jouissance.

Parmi les nombreux et magnifiques aphorismes de mon cher Démétrius, il en est un, tout récent, qui m'a fait une impression vive et résonne encore à mes oreilles : « Rien, disait-il, ne me semble plus pitoyable qu'un homme qui n'a jamais connu le malheur. » En effet, un tel homme n'a pas eu la possibilité de se mettre à l'épreuve. Et même s'il voyait tous ses souhaits exaucés, voire prévenus, il n'aurait pas pour autant l'estime des dieux. Ils ne le jugeraient pas forcément capable de se montrer, un jour, au-dessus des coups du sort, de ce sort qui ne frappe jamais les poltrons. « A quoi bon, semble dire la Fortune, se mesurer à pareil adversaire ? D'emblée, il va déposer les armes ! Nul

besoin, contre lui, de toute ma puissance car, à la première menace, il s'effondrera : il ne peut même pas me regarder en face. Cherchons-en un autre pour combattre d'égal à égal. Un adversaire prêt à se laisser vaincre ? Voilà qui me ferait honte ! »

Un gladiateur trouve dégradant de se battre avec moins fort que lui. Il sait qu'à vaincre sans péril on triomphe sans gloire. Il en va de même pour la Fortune : elle recherche les adversaires les plus redoutables. Et nombreux sont ceux qu'elle méprise par pur ennui. Elle ne s'attaque qu'aux plus hardis, aux décidés : face à eux, elle éprouve sa force.

Elle se sert, ainsi, du feu pour Mucius, de la misère pour Fabricius, de l'exil pour Rutilius, de la torture pour Régulus, du poison pour Socrate, du suicide pour Caton. Sans les cruautés de la Fortune, où chercher les exemples de grandeur ? Est-ce un malheur, pour Mucius, de mettre sa main dans les flammes ennemies et d'exiger lui-même le châtiment de son erreur ? De voir cette main

brûlée mettre en fuite un roi, quand son bras armé n'avait pu le repousser ? Vaudrait-il mieux, pour lui, fourrer sa main entre les seins de sa maîtresse ? Est-ce un malheur, pour Fabricius, de labourer sa terre quand les obligations publiques lui laissent un peu de loisir ; de voir dans la richesse un ennemi aussi dangereux que Pyrrhus et de dîner, au coin du feu, de carottes et de laitues qu'il a ramassées, tout glorieux triomphateur qu'il est, en sarclant son champ ? Serait-il plus heureux s'il se goinfrait de poissons rares et de volatiles exotiques ? S'il avait besoin de tous les coquillages de la Tyrrhénienne et de l'Adriatique pour pouvoir exciter ses papilles blasées ? S'il lui fallait d'énormes pièces de gibier couchées au milieu de murailles de fruits, apportées par un régiment de chasseurs qui, pour lui, auraient perpétré un vrai massacre ?

d'avoir été condamné par des juges qui, pour toujours, en porteront l'opprobre ? D'avoir supporté l'exil plutôt que le sacrifice de sa patrie ? D'avoir été la seule voix à dénoncer

Sylla, le dictateur – quitte à renoncer, lorsque l'occasion s'en présentait, à rentrer au pays pour s'enfuir encore plus loin ? (« Ils vont voir, à Rome, disait-il, ceux qui se sont laissé impressionner par ton prétendu bonheur ! Ils vont voir les bains de sang en plein forum, les têtes coupées des sénateurs flottant dans la fontaine de Servilius transformée en charnier par le proscripteur. Ils vont voir les bandes d'assassins rôder par la ville et les milliers de citoyens égorgés non pas en dépit mais sous couvert de la foi jurée. Qu'ils voient donc tout cela, ceux qui n'ont pas eu le courage d'affronter l'exil ! ») Allons, l'homme heureux, est-ce Sylla à qui l'on fraie un chemin à coups de glaive pour qu'il puisse descendre jusqu'au forum ? Qui se fait apporter des têtes de consulaires et oblige le questeur à payer les meurtriers en puisant dans les fonds publics ? (Quand on pense que l'instigateur de toutes ces atrocités est l'auteur de la loi Cornélia !) Et Régulus ? La Fortune lui a-t-elle nui en lui permettant, grâce aux épreuves, de devenir un modèle de loyauté et

de courage ? Les clous transpercent sa peau ; de quelque côté qu'il s'appuie, il s'appuie sur une plaie et ses paupières coupées le condamnent à ne plus jamais dormir. Mais plus grand sera son supplice, plus grande sa gloire. Veux-tu avoir la preuve qu'il ne regrette pas de payer de ce prix sa réputation d'héroïsme ? Guéris-le de ses blessures, reconduis-le au sénat : tu le verras tout faire pour s'exposer de nouveau aux mêmes tourments.

Peut-être trouves-tu Mécène plus heureux, lui qui, torturé par le désespoir amoureux et essuyant chaque jour les rebuffades d'une capricieuse épouse, essaie de trouver le sommeil en se faisant jouer de la musique douce dans les profondeurs de son palais ? Mais il a beau chercher l'engourdissement dans le vin, l'apaisement dans la rumeur des flots, l'oubli du chagrin dans mille et mille plaisirs, il ne dormira pas mieux sur la plume que Régulus entre les mains des tortionnaires. C'est que Régulus, lui, peut se sentir consolé en songeant que c'est pour la vertu qu'il souffre. Il peut oublier son martyre car il n'en voit pas

seulement la cause. Au contraire, ce qui fait souffrir Mécène, pourri par l'excès des jouissances, c'est moins son supplice que la cause de ce supplice.

Si grand que soit l'empire des vices sur les hommes, je suis sûr que s'ils avaient, en naissant, le choix de leur destin, on en compterait plus qui préféreraient ressembler à Régulus plutôt qu'être à l'image de Mécène. Et s'il s'en trouve un pour affirmer qu'il préfère être comme Mécène, c'est qu'en fait, et sans oser se l'avouer, il a bien moins envie d'être comme Mécène que près de Terentia sa femme !

Peut-être aussi estimes-tu que le destin n'a guère été clément pour Socrate, condamné à boire la ciguë. Et pourtant il a bu le poison comme si ç'avait été un élixir d'immortalité. Il a parlé tranquillement de la mort jusqu'à l'heure de la sienne. Faut-il le plaindre d'avoir senti son sang se glacer, ses forces lui échapper à mesure que le froid le gagnait ? Combien son sort est plus digne d'envie que

celui de ces dégénérés qui se font servir dans de la vaisselle incrustée de pierreries et pour qui un mignon, docile à leurs fantasmes, asexué ou d'une pâle virilité, verse et fait fondre de la neige dans des coupes d'or ! Ce qu'ils ingurgitent, une formidable envie de vomir le leur fera régurgiter. Ils resteront alors éteints avec, dans la bouche, un goût de bile. Socrate, lui, c'est avec la joie au cœur qu'il a bu son poison, et en restant serein.

Pour ce qui concerne Caton, j'ai déjà parlé de lui suffisamment. Tout le monde conviendra qu'il n'a pas connu seulement le bonheur mais la félicité suprême. Pourtant, la nature lui a envoyé les épreuves les plus terribles. « Puisque l'inimitié des puissants est redoutable, s'est-elle dit, qu'il ait contre lui Pompée, César et Crassus à la fois ! Puisqu'il semble douloureux de se voir supplanté par un adversaire, que Vatinius prenne sa place ! Puisqu'on trouve pénible d'être mêlé à une guerre civile, qu'il aille combattre par toute la terre et que ses efforts soient aussi infructueux qu'il est opiniâtre ! Puisqu'il est cruel

de devoir se donner la mort, qu'il soit contraint au suicide ! Pourquoi le soumettre à toutes ces atrocités ? Afin que chacun admette qu'elles ne sont pas de véritables malheurs puisque, par elles, j'ai voulu éprouver un Caton ! »

Il arrive qu'un sort prospère soit le lot des gens du commun et des esprits ordinaires. Mais triompher des malheurs et de ce qui effraie les mortels, voilà ce qui distingue les grands hommes ! Nager constamment dans la félicité, traverser la vie sans connaître la moindre angoisse, c'est ignorer une moitié de la réalité.

Tu es un grand homme ? Peut-être, mais comment en aurai-je la preuve si la Fortune ne te donne jamais l'occasion de manifester ton courage ? Si tu descends dans l'arène olympique sans qu'aucun concurrent ne t'y suive, tu auras les lauriers, sans doute, mais pas la victoire ! Je ne te féliciterai pas pour ta vaillance mais seulement – comme si tu avais reçu la dignité de consul ou de préteur – en vertu de l'honneur qui t'échoit. C'est le

même langage que j'ai envie de tenir à l'homme de bien quand le hasard ne l'a jamais confronté à des circonstances qui lui eussent permis de montrer sa grandeur d'âme. Je considère comme un malheur de n'avoir jamais été malheureux. Tu as vécu sans rencontrer l'adversité ? Personne ne saura ce dont tu étais capable ! Toi-même, tu n'en sauras rien. L'épreuve est nécessaire à la connaissance de soi. C'est l'expérience qui nous fait prendre la mesure de nos propres forces. Ce qui explique qu'on voit parfois des hommes se lancer à la rencontre d'un malheur qui tarde à éclater, procurant ainsi à leur vertu, menacée de rester méconnue, le moyen de se manifester dans tout son éclat.

Il arrive, je puis te l'affirmer, que l'homme de cœur se réjouisse dans l'adversité, comme le soldat valeureux dans la bataille. Du temps de Tibère, j'ai entendu le gladiateur Triumphus se plaindre de la rareté des jeux : « Que de beaux jours j'ai perdus ! », se lamentait-il. Le véritable courage est avide du danger. Il songe au but qu'il poursuit, non aux souff-

frances qu'il rencontrera en chemin, conscient que ces souffrances font partie de sa gloire. Un vrai guerrier est fier de ses blessures, fier de montrer le sang qui coule de sa cuirasse. Celui qui revient indemne du combat a peut-être fait preuve d'autant de vaillance : on posera pourtant un regard plus respectueux sur le blessé.

La divinité, je le répète, favorise ceux qu'elle veut spécialement honorer chaque fois qu'elle leur donne l'occasion d'éprouver leur endurance et leur bravoure ; ce qui implique, inévitablement, des péripéties douloureuses. Mais c'est dans la tempête qu'on a besoin d'un bon timonier. Et c'est dans le combat qu'on juge la valeur du guerrier. Comment savoir de quelle fermeté d'âme tu aurais été capable, confronté à la pauvreté, si tu baignes toujours dans l'opulence ? Comment évaluer ta constance face au déshonneur, à l'infamie, à l'impopularité, si tu vis parmi les applaudissements, porté aux nues par l'opinion publique entichée de ta personne ? Comment savoir avec quel stoïcisme

tu supporterais le deuil de tes enfants quand tous ceux que tu as engendrés sont en vie ? Je t'ai déjà entendu consoler les autres mais je ne saurais vraiment qui tu es que lorsque je t'aurai entendu te consoler toi-même, t'interdisant de sombrer dans la douleur.

Que nul ne redoute les maux envoyés par les dieux pour nous stimuler ! Le malheur est une chance offerte à la vertu. Ceux que l'on peut, à juste titre, appeler malheureux sont ceux qui traînent le boulet d'un trop-plein de bien-être, restant encalminés comme sur une mer étale. Le moindre accident les prendra au dépourvu car l'adversité est dure à celui qui ne s'y attend pas ; le joug meurtrit davantage un cou novice. Si l'idée d'une blessure fait pâlir la jeune recrue, le vétéran, lui, n'est pas ému par la vue de son sang : il sait bien que souvent la victoire est à ce prix.

Ainsi la divinité tourmente ceux qu'elle aime, éprouve ceux qu'elle approuve. Ceux, au contraire, qu'elle semble traiter avec

indulgence, qu'elle épargne, c'est pour mieux les laisser sans défense face aux maux à venir. On se trompe en imaginant que le malheur fait des exceptions : si longtemps que dure son bonheur, tout homme aura néanmoins sa part de malheur un jour. On le croit écarté, il n'est que remis.

Pourquoi la divinité inflige-t-elle des maladies, des deuils et maintes autres disgrâces aux âmes les plus élevées ? Pour les mêmes raisons qui font qu'à la guerre les plus valeureux se voient confier les plus dangereuses missions. C'est à eux que le chef charge de tendre à l'ennemi une embuscade nocturne, de marcher en avant-garde ou de neutraliser les postes avancés de l'adversaire. Aucun des hommes ainsi sélectionnés n'a pourtant envie de dire : « Le général a une dent contre moi », mais plutôt : « Il m'honore. » Ceux qui se voient contraints de supporter des maux à faire pleurer les faibles ou les timorés devraient se dire, de la même façon : « La divinité nous fait honneur en

éprouvant sur nous la fermeté de la nature humaine. »

Fuyez les excès de volupté, fuyez les jouissances de la mollesse qui engourdissent l'âme en la faisant sombrer dans la torpeur d'une saoulerie permanente d'où rien ne vient la rappeler à la perception de la destinée humaine ! Vois-tu cet homme que des vitres protègent des courants d'air, aux pieds maintenus chauds par l'application de cataplasmes sans cesse renouvelés, dont les salles à manger sont équipées de circuits d'air chaud dans les murs et sous les planchers ? La plus légère brise lui sera fatale.

Tout ce qui dépasse la mesure est nuisible. Et ce qu'il y a de plus dangereux, c'est le manque de tempérance dans la quête du bonheur : le cerveau se trouble, l'esprit est envahi d'inutiles fantasmes, une épaisse couche de brouillard rend floue la limite entre vrai et faux. Ne vaut-il pas mieux supporter, grâce à la vertu, une succession de maux plutôt que de se laisser écraser par un

bien-être infini et démesuré, en mourant doucement d'inanition, en étouffant d'indigestion ?

Les dieux emploient à l'égard des hommes de bien les mêmes méthodes que les précepteurs avec leurs élèves. Ils exigent d'autant plus qu'ils fondent sur eux plus d'espairs. Crois-tu que ce soit par haine que les Lacédémoniens flagellent leurs enfants en public pour éprouver leur caractère ? Leurs pères eux-mêmes les exhortent à endurer bravement les coups. Ils les voient déchirés, défaillants et, malgré cela, ils les encouragent à offrir leurs corps meurtris à de nouvelles blessures. Faut-il alors s'étonner si la divinité soumet l'homme de cœur à de dures épreuves ? C'est seulement dans la souffrance qu'on fait la preuve de sa vertu. La Fortune nous frappe-t-elle, nous meurtrit-elle ? Supportons ses blessures : ce ne sont pas des sévices qu'elle nous impose mais un combat qu'elle nous propose, et ce combat, plus souvent nous le livrerons, plus nous sentirons nos forces grandir. Les plus vigoureuses

parties du corps sont celles qu'un exercice fréquent stimule. Et c'est en nous offrant aux coups de la Fortune que nous apprendrons à nous endurcir contre elle. Peu à peu, elle nous élèvera à sa mesure et nous craindrons d'autant moins le péril qu'il sera plus fréquent.

C'est ainsi que les marins peuvent affronter les dangers de la mer. C'est ainsi que les mains des paysans deviennent calleuses. A force d'endurer la souffrance, on en vient à la mépriser ; tu vas comprendre, d'ailleurs, tout ce dont nous sommes capables, en notant ce qu'un labeur obstiné a pu apporter à des peuples déshérités mais endurcis par le besoin. Observe les populations qui se trouvent à la frontière des territoires soumis à la *Pax romana* : je veux parler des Germains et des peuples nomades qui vivent sur les rives du Danube. Un éternel hiver, un ciel morne pèsent sur eux sans cesse ; de leur sol aride, ils ne tirent qu'une maigre subsistance ; leur seul refuge contre la pluie, ce sont des huttes de chaume ou de branchages ;

ils arpentent des marais gelés et, pour survivre, ils chassent des bêtes sauvages. Tu les trouves malheureux ? Il n'y a pourtant rien de pitoyable dans un mode de vie que l'habitude a rendu naturel. Peu à peu, on en vient à prendre plaisir à ce qui était à l'origine dicté par la nécessité. Certes, ils n'ont pour demeure que ces abris d'une nuit qu'ils élèvent quand le besoin de repos les y contraint. Leur nourriture est grossière et ils doivent se la procurer à la force de leurs poignets. Leur climat est rude, terriblement, et ils n'ont pas de vêtements. Pour toi, tout cela serait une calamité, pourtant des populations innombrables vivent ainsi !

Et tu t'étonnes toujours que l'homme de bien doive subir de dures épreuves pour affermir son caractère ? Un arbre n'est solide et robuste que s'il doit résister fréquemment aux bourrasques : les secousses resserrent ses fibres et fixent plus profondément ses racines. L'arbre qui grandit dans la douceur d'un vallon reste fragile. C'est donc un bien pour les gens de cœur — quand ils cherchent à

surmonter leur anxiété – d'être souvent confrontés aux événements les plus pénibles et d'accepter, sereinement, des maux qui ne sont véritablement des maux que lorsqu'on les supporte avec faiblesse.

Ajoute aussi qu'il est bénéfique pour tous que les meilleurs des hommes aient toujours les armes à la main, soient toujours en alerte. Le dessein de la divinité – et c'est le dessein du sage – est de montrer que ce qui excite la convoitise ou ce qui provoque la frayeur du vulgaire n'est jamais, dans l'absolu, un bien ou un mal. Certains objets pourraient passer pour des biens si la divinité n'en gratifiait que les hommes de bien alors que les autres passeraient pour des maux s'ils ne faisaient souffrir que les gens malfaisants. La cécité serait effroyable si seuls perdaient la vue ceux qui méritent qu'on leur crève les yeux : privons alors de la lumière Appius et Métellus ! Les richesses ne sont pas un bien ? Couvrons-en donc le proxénète Élius. Aussi, les hommes qui vénèrent l'argent jusque dans leurs temples le retrouveront au bordel. La

divinité ne possède pas de moyen plus efficace de dénigrer les biens convoités que d'en faire bénéficier des individus méprisables et d'en priver des hommes de cœur.

N'est-il pas inique, cependant, de voir un juste mutilé, percé de traits, chargé de chaînes, pendant que les plus infâmes salauds jouissent de leurs membres, sont libres de leurs mouvements et se vautrent dans les plaisirs ? N'est-il pas inique de voir des hommes valeureux prendre les armes, monter la garde toute la nuit dans des camps, se réfugier un bref instant derrière un retranchement pour panser leurs blessures, tandis qu'en ville d'ignobles porcs font profession de leur débauche en toute sécurité ? N'est-il pas inique que les plus nobles vierges se lèvent chaque nuit pour entretenir le feu sacré de Vesta quand les putains savourent encore un sommeil profond ?

Mais l'effort est prisé par l'élite. Souvent, les sénateurs siègent des journées entières et, pendant ce temps-là, les plus vils individus se divertissent au Champ-de-Mars, s'ava-

chissent dans quelque bouge ou tuent le temps en vaines mondanités. Il en va de même dans la grande République qu'est le monde : les gens de bien triment, ils se sacrifient, mais ils le font de bon cœur. La Fortune ne les y contraint pas, ils la suivent de leur plein gré et lui emboîtent le pas ; et s'ils connaissaient le chemin, ils la précéderaient.

Du reste, écoute encore ces belles paroles que j'ai entendu prononcer par le valeureux Démétrius : « Il n'y a qu'une chose, dieux immortels, dont je puisse vous faire grief : c'est de ne pas m'avoir fait comprendre plus tôt votre volonté. J'aurais devancé l'appel que vous me lancez aujourd'hui. Vous voulez me prendre mes enfants ? Je ne les ai engendrés que pour vous. Vous voulez une partie de mon corps ? Prenez-la. Ce n'est pas grand sacrifice car bientôt je devrai quitter ce corps tout entier. Vous voulez ma vie ? De quel droit j'hésiterais à vous rendre ce que je tiens de vous ? Je vous abandonnerai de bon gré ce que vous me demanderez. D'ailleurs, j'aurais préféré vous offrir ces choses plutôt que de

vous les céder à votre instance. Pourquoi me les arracher quand je suis prêt à vous en faire don ? Du reste, vous ne m'arracherez rien ! On ne dépouille que celui qui résiste. » En d'autres termes : je ne subis aucune contrainte ; je ne souffre rien contre mon gré ; je ne suis pas soumis aux volontés de la divinité : j'y adhère. Et d'autant plus que je sais que tout arrive, en ce monde, suivant une loi inexorable et éternelle. Nous sommes conduits par le destin, et la durée de notre vie est établie avant même notre venue au monde. Des causes, naissent les effets, et les affaires privées, comme les affaires publiques, sont déterminées par un ordre établi de longue date. Il faut donc tout accepter courageusement : en effet, contrairement à ce que nous imaginons, aucun événement n'est dû au hasard. Tout s'enchaîne toujours par conséquence. Ce qui nous causera du plaisir, comme ce qui sera pour nous source de larmes, est fixé depuis longtemps. Si grande que puisse paraître la variété des destins humains, tout se ramène à cette loi unique :

nous sommes périssables. et tout ce qui nous est donné en partage est périssable. Pourquoi, alors, nous rebeller ? Pourquoi nous plaindre ? Acceptons le destin de la race humaine. La nature peut bien faire ce qu'elle veut des corps : ils sont à elle ! Quant à nous, joyeux, pleins de courage en toutes circonstances, soyons conscients que rien de ce qui périt n'est nôtre.

Qu'est-ce qui distingue l'homme de bien ? Sa soumission à son destin. Comme il est réconfortant de songer qu'on est en accord avec la parabole de l'univers ! Peu importe le nom qu'on donne à la puissance qui décide de notre vie et de notre mort : elle assujettit les dieux eux-mêmes à cette nécessité. Un flux irrépressible pousse en avant les dieux et les hommes, et le souverain créateur, le conducteur de l'univers, a bien pu édicter les destinées, il ne peut leur échapper. Il n'a ordonné qu'une fois, il obéit sans cesse.

Pourtant, comment se fait-il que la divinité, en répartissant les destins, ait commis l'injustice de prescrire aux hommes de bien

la pauvreté de même que les souffrances physiques ou encore une mort prématurée ? C'est parce que l'artisan ne peut transformer la matière. C'est une loi fondamentale : il existe des éléments indissociables, solidaires et indivisibles. Les caractères languissants, enclins au sommeil ou à la torpeur, sont tissés de fibres inertes ; alors que pour produire un être fort, digne de respect, il faut une texture plus résistante. Sa vie ne sera pas un long fleuve tranquille : il lui faudra escalader, redescendre, naviguer à la merci des courants, manœuvrer dans la tempête, bref, avancer malgré les pièges de la Fortune. Il rencontrera bien des embûches, bien des obstacles, mais, grâce à sa volonté, il saura les affronter et les aplanir.

C'est par l'épreuve du feu qu'on reconnaît l'or pur. C'est par les épreuves qu'on reconnaît l'homme de cœur. Vois à quelle hauteur doit s'élever la vertu et tu concevras qu'on ne puisse monter si haut sans péril.

Mon voyage commence par une pente escarpée qu'au matin mes chevaux, pourtant frais encore, ne peuvent gravir qu'avec peine. La course doit m'élever jusqu'au milieu du ciel d'où bien souvent, moi-même, je ne puis contempler l'étendue des mers et des terres sans pâlir, ni sans que batte mon cœur épouvanté. Le voyage s'achève ensuite par une descente abrupte qui demande une main sûre. Alors, m'accueillant dans l'étendue de son onde, Thétys-la-profonde craint toujours que je ne sois entraîné dans l'abîme.

Ovide, *Métamorphoses*

A ce discours, Phaéton, l'adolescent à la grande âme, répond : « Ce voyage me plaît ; je veux gravir la pente : l'entreprise vaut bien le risque d'une chute. » Mais le père tente encore d'effrayer ce jeune cœur intrépide :

Prendrais-tu la bonne route sans t'égarer, il te faudra affronter les cornes menaçantes du Taureau, l'arc du Centaure d'Hémonie et la gueule du Lion enragé !

Ovide, *ibidem*

Alors, Phaéton réplique : « Attelle ton char et donne-le-moi ! Tu crois m'effrayer mais tout ce que tu viens de dire ne fait que m'encourager. J'ai envie de faire la preuve de ma fermeté à l'endroit même où palpite le Soleil. » C'est le propre d'une âme vile et sans énergie de ne s'avancer qu'en terrain sûr : la vertu veut des sommets à escalader.

Mais, une fois de plus, pourquoi, diras-tu, la divinité tolère-t-elle que le malheur frappe les gens de bien ? Mais elle ne le tolère pas ! Au contraire, elle les met à l'abri de tous les maux : à l'abri du crime, du déshonneur, des pensées mauvaises, des ambitions démesurées, des désirs aveugles, de l'envieuse convoitise des biens d'autrui. C'est dans leur être vrai qu'elle les protège. Voudrait-on qu'elle protège encore leurs possessions ? Ils sont les premiers à l'en dispenser ! Ils n'ont que dédain pour les biens extérieurs. Ainsi, Démocrite s'est défait de ses richesses : selon lui, pour une grande âme, elles ne sont qu'un fardeau. Aussi ne nous étonnons pas que la divinité soumette l'homme de bien à des

épreuves qu'il s'inflige lui-même, parfois volontairement. Les gens de bien perdent leurs enfants ? Oui, mais n'oublions pas qu'il leur arrive de les faire mettre à mort de leur propre chef ! S'il est vrai qu'on les envoie parfois en exil, il est vrai aussi qu'ils quittent parfois eux-mêmes leur patrie sans espoir de retour. S'ils sont assassinés, il leur arrive aussi de se donner la mort !

Pourquoi donc subissent-ils ces épreuves ? Tout simplement pour apprendre aux autres à les subir. Ils sont au monde pour servir de modèle. Imagine que la divinité leur parle ainsi : « En quoi avez-vous à vous plaindre de moi, vous qui avez le goût de la vertu ? J'ai nanti les autres de biens mensongers, j'ai amusé leurs âmes faibles d'un long rêve trompeur. Je les ai parés d'or, d'argent et d'ivoire mais, au fond d'eux-mêmes, ils sont creux. Ces hommes que vous croyez heureux, si vous ne vous contentez pas d'en considérer seulement les apparences mais ce qu'ils ont de caché, d'intérieur, vous verrez comme ils sont misérables, minables, dégoûtants ; ils sont comme les murs de leurs maisons : ils

n'ont de plaisant que la surface. Leur bonheur n'est ni solide ni fiable : c'est un crépi, et bien léger encore ! Tant qu'ils tiennent bon, tant qu'ils ne laissent voir que ce qu'ils veulent, on les trouve brillants, impressionnants même. Mais qu'un choc vienne égratigner cette surface en laissant à nu ce qu'elle dissimulait, alors on verra quelles authentiques vilénies recouvriraient cet éclat usurpé. Vous, en revanche, je vous ai gratifiés de biens réels, durables. On peut les retourner sous toutes leurs faces ; on peut les examiner : leur valeur et leur grandeur deviennent de plus en plus évidentes. J'ai permis que vous écrasiez de votre mépris ce qui fait trembler les gens ordinaires, que vous soyez insensibles à leurs convoitises. Vous n'avez pas de vernis superficiel ; vos biens sont tout entiers à l'intérieur de vous. Et l'univers dédaigne ce qui est à l'extérieur de lui ; il se réjouit de se contempler soi-même. J'ai placé en vous tout votre bien ; ignorer la soif de bonheur, c'est votre bonheur à vous.

— Mais, objecteras-tu, cela oblige à endu-

rer bien des souffrances, bien des tourments terribles !

— Si je n'ai pu vous en préserver, répondra la divinité, j'ai armé vos âmes contre ces épreuves. Supportez-les courageusement et vous surpasserez la divinité elle-même : elle n'est qu'à l'abri de la souffrance, tandis que vous, vous la dominez. Méprisez la misère : personne ne vit aussi pauvre qu'il naît. Méprisez aussi la douleur : elle disparaîtra, ou vous disparaîtrez. Méprisez la mort : elle est une fin ou un passage. Faites fi de la Fortune : je ne lui ai donné aucune arme capable d'atteindre l'âme. Mais, avant toute chose, j'ai pris soin qu'on ne pût vous retenir ici-bas contre votre gré : la porte est grande ouverte. Si vous ne voulez pas combattre, il vous est loisible de fuir. Voilà pourquoi, de toutes les épreuves que j'ai semées sur votre chemin, je n'ai voulu qu'aucune ne fût plus facile à franchir que la mort. J'ai placé la vie sur une pente : elle y glisse. A bien y regarder, vous verrez comme il est aisé d'emprunter le chemin de la liberté. Pour sortir de la vie, je n'ai

pas disposé autant d'obstacles sur votre route que pour y entrer. La fortune eût gardé sur vous trop d'emprise s'il avait été aussi long et difficile de mourir que de venir au monde. A toute heure, en tout lieu, vous pouvez constater combien il est aisé de prendre congé de l'univers en lui rendant le don qu'il vous a fait. Même au pied des autels où, par des sacrifices, vous venez implorer la vie, ayez toujours la mort à l'esprit. Vous avez déjà vu la masse énorme du taureau s'écrouler à cause d'une minuscule blessure ; vous avez vu comment la main de l'homme a abattu cet animal d'une force démesurée : une mince lame d'acier a tranché la jointure du col et, sitôt l'articulation cervicale disjointe, le corps puissant de la bête s'est effondré. Le siège de la vie n'est pas profondément enfoui. Il n'est pas besoin du fer pour l'anéantir, ni de ces blessures qui atteignent et fouillent les entrailles : vous avez la mort à portée de la main. Je n'ai pas décidé d'un point précis pour assener le coup mortel : où qu'on frappe, on atteint son but.

Quant à ce qu'on appelle le mourir – j'entends cette fraction de seconde où l'âme quitte le corps –, c'est un moment trop fugace pour qu'on puisse en être conscient.

Qu'un nœud coulant vous enserre la gorge, que les flots vous asphyxient, que vous vous fracassiez le crâne en vous jetant la tête la première sur le pavé, que des vapeurs délétères vous étouffent, peu importe le moyen : le résultat est prompt. Mais je vois que quelque chose te fait rougir : serait-ce d'avoir craint si longtemps une chose qui dure si peu ? »

LA CONSTANCE DU SAGE

A Sérénus

Le sage ne reçoit ni injure ni offense

Je n'hésite pas à le dire, cher Sérénus : la différence est aussi grande entre les stoïciens et les autres hommes qui font profession de sagesse qu'entre les mâles et les femelles. En effet, les deux sexes apportent une contribution égale à la vie de la collectivité mais, si l'un est fait pour commander, l'autre est fait pour obéir. Les autres sages procèdent avec mollesse, ils sont amorphes, à l'image de ces médecins de famille qui administrent non pas les remèdes les plus efficaces, ni les plus

rapides, mais ceux que le malade consent à prendre. Les stoïciens, eux, ont choisi la voie du courage viril. Ils ne se soucient guère qu'elle paraisse riante à ceux qui s'y engagent à leur suite. Ils veulent qu'elle nous arrache le plus tôt possible à notre fange pour nous conduire vers des cimes tellement hors de portée de toute attaque qu'à la fin du voyage nous soyons au-dessus des coups du sort.

« Mais, diras-tu, le chemin où ils nous appellent est bien rude ; il est bien escarpé. » Certes, mais est-ce en marchant sur un terrain facile qu'on atteint les sommets ? D'ailleurs, ce chemin n'est pas si ardu que certains se l'imaginent. C'est à ses débuts qu'on trouve des cailloux, des éboulis qui lui donnent l'air impraticable. La plupart des chemins de montagne, quand on les regarde de loin, semblent escarpés, tourmentés. C'est la distance qui provoque cette illusion d'optique ; qu'on se rapproche et tous les éléments que l'erreur de perspective nous présentait en entassement chaotique se distinguent peu à peu les uns des autres et l'on

s'aperçoit que ce qui, de loin, semblait un éperon impossible à gravir n'est qu'une pente tout à fait accessible.

Il y a quelque temps, la conversation s'étant portée sur Caton, je t'ai vu t'indigner, révolté comme toujours par l'injustice, de ce que son époque l'eût si mal compris – lui qui dépassait de la tête et des épaules un Pompée et un César – et qu'il eût été rabaissé plus bas qu'un Vatinius. Tu considérais comme une ignominie qu'on l'eût dépouillé de sa toge, en plein forum, pour l'empêcher de protester contre un projet de loi, et qu'une bande d'émeutiers l'eût ensuite brutalement rejeté des rostres jusqu'à l'arc de Fabius, au milieu des injures, des crachats et de tous les outrages d'une foule en furie. Je t'ai alors répondu que, si quelque chose devait te scandaliser, c'était avant tout le sort de la République qu'un Clodius, un Vatinius et quantité d'autres crapules encore plus infâmes livraient au plus offrant, sans se rendre compte, entraînés par leur aveugle cupidité, qu'en la vendant ils se vendaient avec.

En revanche, je t'ai encouragé à te rassurer sur le sort de Caton. Le sage véritable, en effet, est inaccessible à l'injure et à l'offense. Les dieux immortels nous ont donné, en Caton, un modèle de sagesse plus parfait encore que tous les Ulysse et tous les Hercule qu'ils avaient donnés aux siècles précédents. Ces derniers furent proclamés « sages » par nos stoïciens parce qu'ils triomphèrent de toutes sortes d'épreuves, qu'ils méprisèrent les plaisirs et vainquirent leurs terreurs. Caton, lui, n'eut pas à combattre de bêtes féroces (cet exploit appartient au chasseur ou au paysan !). Il n'eut pas à pourchasser des monstres le fer ou le feu à la main. Il vécut en un temps où il n'était plus possible de croire que la voûte céleste reposât sur les épaules d'un géant (les croyances des anciens étant déjà caduques) car son siècle était parvenu à un haut degré de connaissance. Non, c'est à l'ambition, ce fléau multiforme, qu'il livra combat ; à cette soif de puissance que le partage du monde entre trois potentats n'était pas parvenu à apaiser. Il s'est dressé,

seul, contre les vices d'une cité en décadence qui fléchissait sous sa propre masse et il a retenu la République sur la voie de la déchéance autant que sa main pouvait la retenir — jusqu'au jour où lui-même fut entraîné dans l'effondrement qu'il avait si longtemps retardé, s'y associant volontairement. Et l'on vit s'éteindre, d'un seul coup, ce qu'on n'aurait pu désunir sans offenser les dieux : Caton, incapable de survivre à la liberté, ni la liberté à Caton. Comment peux-tu penser que la populace — fût-ce en lui arrachant sa préture ou sa toge ou en couvrant de crachats sa tête vénérable — ait été en mesure d'offenser un tel homme ? Quelle erreur ! Le sage est à l'abri de tout. Ni injure ni outrage ne peuvent l'atteindre.

Mais je te vois déjà t'enflammer, bouillir d'indignation. Tu prépares ta tirade ; tu vas t'exclamer : « Voilà justement ce qui ôte toute crédibilité à vos maximes ! Vous promettez monts et merveilles ; des choses qu'on n'ose même pas espérer tellement elles semblent irréelles. Et puis, après avoir déclaré

d'un ton pontifiant que le sage ne pouvait être pauvre, vous finissez par admettre qu'il n'a souvent ni serviteur, ni toit, ni même de quoi manger à sa faim. Vous affirmez que le sage ne déraisonne jamais, pour reconnaître ensuite qu'il arrive à son esprit de battre la campagne et qu'il tient parfois des propos dénués de sens, qu'il commet des extravagances que seul peut inspirer un cerveau perturbé. Quand vous dites que le sage n'est jamais esclave, vous ne contestez pas pour autant qu'on puisse le vendre, ni qu'il doive accomplir les besognes qu'on lui commande, ni qu'il soit réduit à obtempérer aux ordres d'un maître. Par conséquent, après avoir pris des airs supérieurs, vous retombez au niveau de tout le monde, sans avoir rien changé, n'étaient les noms que vous donnez aux choses. Je présume qu'il en va de même pour cette maxime qui prétend que le sage ne reçoit ni injure ni offense. Des mots ! Des paroles fières et élevées à première vue ; mais voudrais-tu dire par là que le sage est inaccessible à l'irritation ou à l'outrage ? Ce n'est pas du tout la même chose ! Si tu veux dire

qu'il reste, dans tous les cas, d'humeur égale, ce n'est pas une prérogative : ce n'est qu'une qualité banale qu'on acquiert par l'accoutumance aux outrages, à savoir la patience. Si tu affirmes, en revanche, qu'il ne recevra jamais d'outrages, autrement dit que personne ne se risquera jamais à l'outrager, dans ce cas, je me fais stoïcien séance tenante ! »

Mais je n'ai nullement paré le sage d'un privilège imaginaire ou purement verbal. Je l'ai situé à un degré trop élevé pour que les outrages pussent l'atteindre. Ai-je prétendu par là qu'il ne serait jamais la cible de mauvais procédés ou d'attaques ? Il n'est au monde rien d'assez sacré pour décourager le sacrilège. Mais même s'il existe des impies pour s'en prendre, bien en vain, à son intouchable sublimité, la divinité n'en est pas pour autant dégradée. Être invulnérable ne veut pas dire n'être jamais attaqué : cela veut dire ne pas pouvoir être blessé. Et c'est ce qui caractérise le sage tel que j'entends le définir.

De surcroît, comment ne ferait-on pas

plus confiance à une force invaincue qu'à une force inattaquée ? On pourra douter d'une vaillance qui n'a jamais rien affronté mais c'est à bon droit qu'on se fiera à celle qui a déjà repoussé de nombreux assauts. Sache, de même, qu'un sage sera plus digne de ce nom s'il a résisté à tous les outrages que s'il n'en a essuyé aucun. Je dirai qu'un guerrier est courageux quand la guerre et l'approche des forces ennemies ne lui font pas peur, non parce qu'il flemmarde au sein d'une garnison au milieu de populations apathiques. De même le sage n'étant soumis à aucun outrage, peu importe combien de traits sont dirigés contre lui : il est impénétrable à tous.

Il existe des pierres tellement dures que même le fer ne peut les entamer : ainsi, le diamant ne peut être fendu, ni brisé, ni érodé, mais il émousse n'importe quel outil. Certains matériaux sont incombustibles et gardent leur forme et leur solidité dans les flammes. On voit des récifs se dresser en pleine mer, qui brisent les flots mais que le séculaire assaut des vagues laisse tout à fait

intacts. Il en va de même pour l'âme du sage : elle est si vigoureuse, il y a en elle tant d'énergie que l'outrage est sur elle sans effet, qu'il la laisse aussi intouchée que les corps que je viens de citer.

Je ne veux pas dire qu'il ne se trouvera personne pour tenter d'outrager le sage ; certes non ! Mais on aura beau s'y efforcer, l'outrage ne parviendra pas jusqu'à lui. L'espace qui le sépare du monde ordinaire est trop grand pour qu'une force nuisible puisse l'atteindre de sa violence. Et même si les puissants d'ici-bas, forts de l'empire qu'ils exercent et de la sujétion générale des peuples, n'avaient de cesse de le tourmenter, ils verraient leurs forces défaillir avant de s'élever au rang de la sagesse, comme les projectiles de l'arc ou de la baliste, lancés à perte de vue, retombent toujours avant d'avoir touché le ciel. Crois-tu que, lorsque cet idiot de Xerxès voilait la lumière du jour avec des nuées de flèches, un seul de ses traits pût atteindre le soleil ? Ou encore que les chaînes qu'il faisait jeter dans les profon-

deurs de la mer eussent réussi à emprisonner Neptune ? Les êtres célestes ne craignent pas la main de l'homme et ceux qui détruisent les temples, qui fondent les statues, ne peuvent nuire à la divinité ; pareillement, tout ce que l'effronterie, l'impudence et l'orgueil tenteront contre le sage restera vain.

« Mais alors, diras-tu, il vaudrait mieux que l'envie de s'en prendre au sage ne vînt jamais à personne ! » Bien sûr, mais ce serait exiger de l'humanité quelque chose de bien difficile, à savoir une bienveillance universelle. D'ailleurs, ce sont ceux qui les commettent qui auraient intérêt à ce que ces outrages ne fussent pas commis, et non celui qui, de toute manière, n'en peut souffrir. En outre, la sagesse ne montre-t-elle pas mieux sa force par la sérénité qu'elle garde quand on la harcèle ? Ainsi, un général ne fait jamais mieux la preuve de la supériorité de ses armes et de ses troupes que lorsqu'il garde un sang-froid absolu même en plein territoire ennemi ?

Quoi qu'il en soit, Sérénus, si tu le veux bien, distinguons injure et offense. La première, par nature, est très grave ; la seconde, plus légère, n'atteint que les hommes sans caractère : elle ne blesse pas, elle égratigne. Mais si grande est la faiblesse des hommes, et leur vanité, qu'il en est pour penser que rien n'est plus cruel qu'une offense. Ainsi trouveras-tu des esclaves pour préférer le fouet à une gifle, qui supporteront les verges, voire la mort, plus facilement que des paroles offensantes. Certaines gens en arrivent à un tel degré de bêtise que ce n'est pas tant la vraie souffrance que la souffrance imaginée qui leur est pénible, comme les enfants qui ont peur d'une ombre, d'un masque grimaçant, d'un visage difforme, ou qui éclatent en sanglots en entendant un bruit inquiétant, en voyant des doigts qui font un geste étrange, ou d'autres gestes brusques qui les prennent par surprise et les font prendre leurs jambes à leur cou.

L'injure suppose la volonté de faire du mal en profondeur. Or, la sagesse n'offre aucune

prise au mal ; il n'existe qu'un seul mal pour elle : la honte ; et la honte est inconciliable avec la vertu et le bien. Donc, s'il n'est pas d'injure sans mal, ni de mal sans honte, si, d'autre part, la honte est étrangère à une âme qui se consacre à la vertu, alors l'injure ne saurait atteindre le sage car, si l'injure consiste à faire du mal à quelqu'un, et si le sage est imperméable au mal, il n'est point d'injure qui puisse le toucher.

Toute injure est censée affaiblir celui qui en est la cible ; nul ne la peut subir sans être lésé dans son honneur, dans son intégrité corporelle ou dans ses possessions matérielles. Mais le sage, lui, ne peut rien perdre ! Il n'a d'autres biens qu'en soi-même ; il n'a rien confié à la Fortune ; ses biens sont intouchables puisqu'il n'en connaît d'autre que la vertu. Or, la vertu n'attend rien du hasard et, pour cette raison, rien ne peut l'accroître ni la diminuer. Lorsqu'une chose a atteint son ultime degré d'accomplissement, rien ne peut plus l'accroître ; quant à la Fortune, elle ne peut retirer que ce qu'elle

a donné : et n'ayant pas donné la vertu, elle ne peut en priver personne. La vertu est donc indépendante, inviolable, immuable et inattaquable. Elle résiste si bien aux coups du sort que, loin de l'abattre, ils ne la font même pas fléchir. La vue de la plus menaçante machine de guerre ne lui fait pas baisser les yeux. Son visage demeure inchangé, que les perspectives lui apparaissent redoutables ou réjouissantes.

C'est pourquoi le sage ne peut rien perdre qui puisse le contrarier puisque sa seule vraie possession, c'est sa vertu. On ne pourra jamais l'en dépouiller. Il sait bien la précarité de toute autre jouissance. Irait-il se plaindre d'avoir perdu ce qui n'était pas vraiment à lui ?

Ainsi, si l'injure ne peut en rien entamer ce qui, en propre, appartient au sage – car sa vertu restant sauve, tout est sauf –, il s'ensuit qu'il est inaccessible à l'injure. Mégare, par exemple, ayant été prise par Démétrius, qu'on surnommait Poliorcète, celui-ci demanda au philosophe Stilpon s'il avait

subi quelque perte. « Non, répondit-il, tous mes biens me sont restés. » Pourtant, son patrimoine était part du butin, ses filles avaient été emmenées par l'ennemi, sa patrie tombait sous l'emprise étrangère et celui qui le questionnait, du haut de son piédestal, n'était autre qu'un despote entouré de ses troupes triomphantes ! Mais c'est Stilpon, au bout du compte, qui remporta la vraie victoire, en déclarant que, même après la chute de sa cité, il n'avait pas, lui, été vaincu et que, de plus, il n'avait subi aucun dommage. De fait, il avait conservé les biens véritables sur lesquels nul ne peut mettre la main. Quant aux autres, ceux que l'occupant détruisait ou emportait, il ne les considérait pas comme siens : ce n'étaient que possessions accessoires, soumises au caprice de la Fortune, et il n'y tenait que comme à des objets d'emprunt. Car tout ce qui nous vient de l'extérieur n'est entre nos mains que de façon incertaine et fluctuante.

Dis-moi, maintenant : est-ce qu'un voleur, un calomniateur, un voisin malintentionné,

un riche imbu de l'autorité que procure une vieillesse sans enfants, pourraient faire injure à cet homme que ni la guerre, ni l'occupant – un tyran passé maître dans l'art ingénieux d'anéantir les villes – ne sont parvenus à priver de rien ? Au milieu des glaives qui brillaient de toutes parts, des hordes de guerriers assoiffés de pillage, parmi les flammes, le sang, les ruines d'une cité dévastée, dans le fracas des temples qui s'écroulaient sur leurs dieux, il se trouva un homme pour qui régnait la paix. Ne juge donc pas téméraire la promesse que je t'ai faite. Si elle ne t'inspire pas suffisamment confiance, tu as en cet homme un garant pour la confirmer.

Bien sûr, tu as du mal à croire que tant de constance, tant de grandeur d'âme puissent se trouver chez un être humain. Mais s'il en est un pour te dire : « Ne doute pas qu'une créature humaine puisse s'élever au-dessus de l'humanité ordinaire ; qu'elle puisse considérer avec sérénité les souffrances, les maux, les plaies, les blessures et les bouleversements qui l'entourent. Ne doute pas, non plus,

qu'elle puisse supporter calmement l'adversité, accepter sans s'exalter les prospérités (sans fléchir sous la première ni se laisser éblouir par les secondes) en demeurant toujours d'humeur égale quelles que soient les circonstances, en ne considérant comme sien que soi-même. Car me voici, moi, prêt à témoigner que, même si, à l'injonction du conquérant, les murailles tombent sous les coups du bélier ; si, sapées par les mines et les tranchées, les hautes tours s'effondrent avec fracas ; si l'on élève des remblais pour attaquer les plus hautes citadelles ; même si tout cela se présente, on n'inventera jamais de machine capable d'ébranler une âme disposée à la fermeté. Je viens de m'échapper des décombres de ma maison ; partout, l'incendie faisait rage et je n'ai pu fuir les flammes qu'en foulant un sol sanglant. Je ne sais ce qu'il est advenu de mes filles ; peut-être leur sort est-il pire que celui de la cité. Je suis seul et vieux. Tout, autour de moi, m'est hostile. Pourtant, j'affirme que mon souverain bien est resté intact, que rien ne l'a

endommagé : je conserve, je possède tout ce qui a jamais été vraiment mien. Et toi, tyran, ne va pas croire que je sois vaincu, ni que tu sois vainqueur ! Ta fortune a vaincu la mienne, voilà tout. Je ne sais ce que sont devenus ces biens précaires, destinés à passer de main en main. Ce que je sais, c'est que mes biens véritables, je les ai, et que rien ne m'en privera. J'ai vu des riches perdre leur patrimoine, des débauchés leurs maîtresses – pauvres putains qu'ils fréquentaient en piétinant leur honneur –, des ambitieux dire adieu à la curie, au forum, tous ces lieux où ils ambitionnaient d'exhiber en public leurs appétits de pouvoir. Qu'ai-je vu encore ? Des usuriers perdre les tablettes où leur avidité, dilatée de trompeuse exultation, projetait de construire une opulence chimérique... Moi, mes biens sont intacts. Rien n'a pu seulement les égratigner. Interroge maintenant ces gens qui pleurent, qui se lamentent, qui offrent leur corps sans défense aux épées dégainées pour protéger leur trésor, qui fuient l'ennemi les bras chargés. »

Tu devras admettre, Sérénus, que l'homme parfait, parangon de toutes les vertus humaines et divines, ne peut subir de perte. Ses trésors sont protégés par des remparts infrangibles et inexpugnables. On peut leur comparer les murs mêmes de Babylone qu'Alexandre réussit à franchir, ni ceux de Carthage ou de Numance forcés par Scipion Émilien, pas plus que le Capitole et sa citadelle, car tous ces édifices portent les stigmates des assauts ennemis. Les murailles qui protègent le sage sont à l'épreuve du feu et du fer ; elles ne présentent aucune brèche. Immenses, inébranlables, elles s'élèvent jusqu'au séjour des dieux.

Et ne va pas prétendre, comme tu as tendance à le faire, qu'un sage aussi accompli ne se rencontre nulle part. Ce n'est pas un idéal de perfection que nous nous forçons pour mieux glorifier la grandeur de l'homme, ni le reflet grandiose d'un être chimérique. Nous l'avons montré et nous le montrerons encore aux yeux du monde. Peut-être n'apparaît-il qu'exceptionnellement, de loin en loin, au fil

des siècles ? Ils sont rares, bien sûr, les individus qui s'élèvent ainsi au-dessus de la commune mesure humaine. Mais je me demande si Caton, dont le nom fut à l'origine de cette discussion, ne témoigna pas d'une grandeur d'âme supérieure encore à celle du sage idéal.

Et comme il faut nécessairement que ce qui blesse soit plus fort que ce qui est blessé, la vilenie n'étant pas plus forte que la vertu, le sage ne peut être blessé ! Seuls les hommes vils cherchent à faire injure aux hommes de bien ; entre les bons, règne la paix. Si l'on ne peut blesser que plus faible que soi, si, d'autre part, un méchant est plus faible qu'un homme de bien, si enfin les bons n'ont d'injure à craindre que de ce qui leur est dissemblable, alors, l'injure n'existe même pas pour le sage – car il n'est de bon que le sage.

« Pourtant, dis-tu, si c'est injustement que Socrate fut condamné, il a quand même reçu une injure ! » A ce point de la discussion, il

faut bien comprendre qu'il peut arriver qu'on nous fasse injure sans que nous la subissions pour autant. C'est comme si un individu dérobaît un objet dans ma villa, à la campagne, pour venir le déposer chez moi, en ville : il l'a volé, certes, mais je n'ai rien perdu. On peut commettre le mal sans nuire. Qu'un mari couche avec sa femme en la prenant pour celle d'un autre, et il se sera coupable d'adultère sans que l'épouse, elle, ait commis de faute. Si quelqu'un m'administre du poison mais que les mets auxquels il l'a mêlé l'ont rendu inoffensif, le seul fait d'avoir cherché à m'empoisonner le rend criminel, pourtant, il ne m'a fait aucun mal. Si mon vêtement détourne le coup d'un assassin, il n'en demeure pas moins un assassin. Tout crime est déjà constitué avant même d'être commis quand le criminel a médité son acte. Il en est ainsi de certaines choses : elles ont entre elles de tels rapports que la première peut exister sans que la seconde existe, alors que le contraire n'est pas possible !

Essayons d'illustrer cette idée : je puis, par exemple, remuer les pieds sans courir mais non courir sans remuer les pieds. Ou encore, me tenir dans l'eau sans nager mais non nager sans me tenir dans l'eau. Il en est de même pour la question que nous débattons : si je reçois une injure, il est évident qu'elle m'a été faite mais il se peut qu'on me la fasse sans qu'à proprement parler je la reçoive. En effet, quantité de circonstances peuvent empêcher que j'en sois atteint. De même qu'un hasard peut faire retomber le bras qu'on levait sur moi ou dévier le trait qu'on me lançait, de même un obstacle peut toujours arrêter, intercepter une injure : et l'injure qu'on me fait alors, je ne peux la recevoir.

La justice ne peut tolérer l'injustice : les contraires sont inconciliables. Or, il ne peut y avoir injure sans injustice. En conséquence, aucune injure ne peut être faite au sage. Ne t'étonne pas, d'ailleurs, qu'on ne puisse lui faire injure : on ne peut pas davantage lui

être utile. Le sage n'attend rien qu'il puisse considérer comme un bienfait, et l'homme vil ne peut faire au sage un présent digne de lui car pour donner, il faut posséder, et l'homme vil n'a rien que le sage puisse se réjouir de recevoir.

Il se confirme donc que nul ne peut nuire au sage, ni lui être utile, car les êtres divins n'ont pas besoin d'aide et ne peuvent non plus être atteints par la malveillance. Or, le sage est l'homme le plus près des dieux. Il ne leur est dissemblable que parce qu'il est mortel. Il s'efforce de s'élever jusqu'à ces sublimes sommets où tout est ordonné, immuable, où tout n'est que sécurité et bienveillance, où tout se produit suivant un cours égal et harmonieux, où les dieux, enfin, assurent leur félicité et celle de l'homme afin qu'il ne connaisse ni vils désirs ni larmes amères. Celui dont l'esprit prend la raison pour appui, qui s'avance parmi les accidents de l'existence humaine avec une âme divine, celui-là ne donne aucune prise à l'injure. Crois-tu que je parle seulement des injures

des hommes ? Non pas ! J'entends aussi celles de la Fortune, qui ne s'en sort jamais avec les honneurs lorsqu'elle s'oppose à la vertu. Si nous pouvons faire face à l'injure suprême, que ne surpassent pas les lois les plus iniques, ni les menaces des plus cruels despotes, devant laquelle la Fortune elle-même ne peut que céder, si nous sommes conscients que la mort, enfin, n'est pas un mal – et pas même une injure –, combien facilement nous supporterons tout le reste : les dommages, les souffrances, les humiliations, l'exil, les deuils, les séparations... Que toutes ces épreuves fondent ensemble sur le sage, il n'en sera pas accablé. Inutile, en ce cas, d'imaginer l'effet qu'aurait sur lui une seule d'entre elles ! Et si, d'une âme égale, il affronte les injures que lui inflige la Fortune, que lui seront celles auxquelles pourront le soumettre les puissants de ce monde, eux dont il sait qu'ils ne sont rien que les instruments de la Fortune ?

Somme toute, le sage supporte tout comme il supporte les rigueurs de l'hiver, les

changements de climat, la fièvre, les maladies et, d'une manière générale, les événements fortuits. Il ne fait à personne l'honneur de croire qu'une action dirigée contre lui soit guidée par la raison : en effet, la raison n'appartient qu'au sage. Les autres ignorent ce qu'est un dessein réfléchi : chez eux, tout n'est que duperies, guets-apens, impulsions irraisonnées. Pour le sage, tout cela, au fond, relève du hasard. Et tout ce qui tient au hasard ne nous atteint que superficiellement : ainsi de l'injure.

Il faut également songer aux multiples procédés par lesquels on met notre vie en péril : en subornant un délateur, en nous accusant à tort, en éveillant contre nous l'hostilité des puissants de ce monde, en ayant recours aux multiples formes d'assassinats dont on peut faire usage dans notre société au demeurant policée. Ajoutons quelques variétés d'injures trop fréquemment usitées : celles qui consistent à nous faire glisser entre les doigts un profit longtemps convoité, à nous faire perdre le bénéfice d'un

héritage qu'on avait eu bien du mal à s'assurer, ou à nous priver d'une protection lucrative.

Tous ces mécomptes, le sage n'en connaît rien. Jamais il ne se leurre d'espérance ou n'empoisonne sa vie de vaines alarmes. De plus, n'oublie pas qu'on ne reçoit jamais froidement une injure : on en est toujours fortement perturbé. Mais, pour un homme qui ignore l'angoisse, qui sait se tempérer, qui vit sans cesse dans l'élévation de sa tranquillité intérieure, pas d'injure possible ! Si l'injure l'atteignait, il en ressentirait de l'anxiété, de l'agacement, mais le sage ignore la colère qu'on éprouve lorsqu'on est touché par l'injure (colère qu'il n'ignorerait pas s'il n'ignorait aussi l'injure à laquelle il se sait inaccessible).

C'est pour ces raisons qu'il a toujours l'âme fière et allègre, qu'il est toujours joyeux. Il est, en outre, d'autant moins susceptible de céder à l'injure que celle-ci, en fait, lui est profitable. Pourquoi ? Parce qu'elle lui permet de s'éprouver, d'exercer sa vertu ! Aussi, et je vous y engage, respectons

au plus haut point cette élévation d'esprit et admirons, cœur et oreille à l'écoute, le sage qui repousse l'injure. Cette attention n'exigera nullement que vous retranchiez quoi que ce soit à votre impulsivité, à l'avidité de vos convoitises ou à l'aveugle folie de votre orgueil. Vos vices resteront intacts lorsque vous contemplerez la suprême liberté du sage. Nous ne prétendons pas vous empêcher de commettre une injure, nous voulons seulement voir comment le sage laisse glisser sur lui *toutes* les injures, sans jamais se venger, et se défend seulement par sa patience et sa haute sérénité. Dans nos célébrations gymniques, le vainqueur est bien souvent celui qui épuise les efforts de son adversaire par sa résistance obstinée. Le sage est pareil à ces athlètes qui, grâce à un entraînement prolongé et assidu, acquièrent une endurance assez grande pour supporter sans trêve, et jusqu'à les décourager, toutes les tentatives de l'assaillant.

A présent, nous voici arrivés à la fin de la

première partie de cet exposé. Passons à la seconde : par des arguments, dont certains touchent des points particuliers mais dont la plupart ont une valeur générale, nous montrerons que l'offense est, elle aussi, inefficace. Elle est moins grave que l'injure et l'on serait porté à lui répliquer par un reproche plutôt que par une vengeance : les lois morales n'exigent pas qu'on lui inflige un châtiment et si, pour nous, elle peut être source de ressentiment, c'est que nous avons l'âme bien petite ! Si petite qu'un propos acide, un acte inamical suffisent à la froisser. « Il ne m'a pas laissé entrer aujourd'hui alors qu'il ouvrait sa porte à d'autres. » « Il a accueilli mes remarques par le dédain, ou en riant sous cape. » « Au lieu de me donner le lit du fond, il m'a donné le lit du bas. » Voilà le genre de jérémiades puériles que profèrent à longueur de temps les petits esprits geignards ou trop gâtés par la Fortune – car on n'a guère le temps de faire attention à ces futilités lorsqu'on a des préoccupations plus sérieuses. L'excès d'oisiveté conduit les

caractères naturellement faibles, efféminés, dont l'absence d'outrages véritables accroît encore la sensiblerie, à prendre la mouche pour ces broutilles. La plupart du temps, d'ailleurs, tout vient de ce qu'ils ont compris de travers.

Celui qui se vexe d'une offense montre qu'il n'est ni intelligent ni digne qu'on l'écoute. En effet, il estime qu'on l'a méprisé et l'amertume qu'il en ressent ne fait que prouver la petitesse de son âme — une âme qui se rabaisse et s'avilit sans vergogne. Le sage, lui, ne se sent jamais méprisé par qui que ce soit. Il est conscient de sa grandeur d'âme et ne concède à personne le droit d'en prendre trop à son aise avec lui. Quant à toutes ces meurtrissures ou, pour mieux dire, ces contrariétés, ne pensons pas seulement qu'il les domine : il ne les sent même pas !

Il est certes des maux auxquels le sage n'est pas indifférent (sans pour autant en être accablé !) : comme la souffrance, la faiblesse physique, la perte d'un ami, d'un enfant, ou

encore l'écrasement de sa patrie dévastée par la guerre. A tout cela, je ne nierai pas qu'il est sensible : ne le voulons pas plus dur que le roc ou l'acier. Et quelle vertu y aurait-il à endurer des maux dont on n'a pas conscience ? En somme, bien des coups viennent frapper le sage ! Mais il ne les reçoit que pour en triompher, il s'en guérit, il en efface la pointe. Pour ce qui est des égratignures infimes dont nous parlions plus haut, à peine en est-il conscient. Il n'a nul besoin, pour y faire face, de son courage accoutumé, de ce courage qui lui permet de résister aux vraies cruautés du sort : il n'y fait pas attention, c'est tout juste si elles lui arrachent un sourire.

Comme les offenses proviennent, en général, des gens vaniteux, insolents, qui font vil étalage des bonnes grâces de la Fortune à leur égard, le sage trouve de quoi réduire à néant leur arrogance dans la plus grande de ses vertus : sa grandeur d'âme. Aussi ne s'arrête-t-il à aucune de ces peccadilles qu'il considère comme les vains fantômes d'un

songe, d'inconsistantes visions nocturnes. Il peut aussi se dire que les hommes lui sont bien trop inférieurs pour oser mépriser ce qui les dépasse tellement. Le mot *contumelia* (offense) est tiré de *contemptus* (mépris), parce qu'on n'outrage que les gens qu'on méprise. Or, on ne peut mépriser vraiment ce qui est plus grand et meilleur que soi, même si, en apparence, on fait comme si c'était le cas ! On voit parfois de jeunes enfants frapper leurs parents au visage, des tout-petits décoiffer leur mère, lui tirer les cheveux, cracher sur elle, dénuder, devant leurs proches, ce qu'il est d'usage de cacher, ou encore débiter des obscénités. Pourtant, on ne peut qualifier d'offensant aucun de ces comportements. Pourquoi ? Simplement parce que le coupable n'est pas capable de mépris !

C'est pour la même raison que les quolibets de nos esclaves, qui, en principe, devraient offenser le maître, nous font tant rire et que nous leur laissons tenir des propos osés à nos invités après qu'ils ont commencé par nous. Leur propre abaisse-

ment, leur propre abjection sont à l'origine de leur effronterie. Il y a même des gens qui achètent exprès de jeunes esclaves particulièrement impertinents et dont les éducateurs, spécialistes ès cochonneries, aiguïssent encore la verve en matière de crudité verbale. Appelons-nous cela des offenses ? Pas du tout. Pour nous, cela relève du divertissement. Franchement, que c'est bête d'être parfois tout aise, parfois furibond pour la même chose, d'accueillir le même propos comme une offense quand il est prononcé par un ami et comme une gaillardise sympathique quand il sort de la bouche d'un pauvre serviteur !

Vois-tu, nos réactions, face aux enfants, ne sont guère différentes de celles du sage à l'égard de tous les hommes : ceux-ci, même une fois passée la jeunesse, même quand leurs cheveux blanchissent, restent semblables à ce qu'ils étaient dans l'enfance...

En quoi ont-ils progressé, ces pauvres types qui n'ont que laissé croître leurs égarements, qui ne diffèrent de l'enfance que par

la taille et la corpulence ? Ils ne sont pas moins légers et capricieux que le premier gamin venu ; ils se jettent sans réfléchir sur le plaisir qui les appâte ; ils sont perpétuellement agités et, quand ils se tiennent un peu tranquilles, ils ne le font que par frayeur, jamais par pondération. Disons-nous que ce qui distingue l'homme de l'enfant, c'est que la convoitise du second se porte sur des osselets, des coquilles de noix et de petites pièces d'un sou, tandis que celle du premier exige de l'or, de l'argent et des cités ? Ou bien n'est-ce pas plutôt parce que les enfants s'inventent leurs propres magistratures, des toges prétextes, des faisceaux et tout un tribunal, alors qu'au Champ-de-Mars, au forum et à la curie les adultes s'amuse aux mêmes jeux « pour de vrai » ? On pourrait dire encore que les enfants s'en tiennent aux pâtés de sable des bords de mer, qu'ils construisent des maisons pour rire, alors que les adultes, bouffis par l'importance de leur entreprise, élèvent solennellement des cloisons, des murs de pierre, et dressent pour leur petite personne des abris dont l'écroule-

ment risque bien d'être un péril pour leur vie ? Non, non : enfants, hommes mûrs, les illusions sont les mêmes ! Seuls leur objet et leur importance diffèrent...

Le sage n'a donc pas tort de prendre les offenses des hommes à la légère. Il a même bien raison de les gronder, parfois, de les remettre à leur place comme des enfants. Ce n'est pas qu'il soit blessé par leur outrage, certes non ; il veut seulement les décourager de recommencer. C'est ainsi que nous cravachons les bêtes de selle, en les dressant, sans pour autant piquer une colère quand l'une d'entre elles refuse de se laisser monter. Si nous les corrigeons, c'est pour que la douleur ait raison de leur entêtement. Cela répond parfaitement à une des objections qu'on nous oppose : pourquoi, si le sage ne peut ressentir ni injure ni offense, punit-il quelquefois leurs auteurs ? Il ne les punit pas, il les éduque.

D'ailleurs, pourquoi ne pas admettre que le sage est capable de cette fermeté d'âme envers autrui, quand on s'aperçoit que

d'autres ne se privent pas d'en user même quand leurs motivations sont différentes ? Y a-t-il un médecin qui se fâche contre un frénétique, y en a-t-il un pour s'insurger contre la colère d'un fébrile à qui l'on interdit l'eau froide ? Le sage, envers les autres, a la même disposition qu'un médecin envers ses malades : il ne trouve pas déshonorant de palper leurs parties honteuses lorsqu'il les soigne, ni d'examiner leurs excréments, leurs humeurs, ni davantage d'endurer des injures lorsque le patient est pris de délire.

Il sait bien, le sage, qu'en tous ceux qui plastronnent dans leur toge et dans leur pourpre il y a autant de bien portants douteux ; il voit en eux des malheureux incapables de refréner leurs emportements. Il se garde bien d'en vouloir à ces malades qui traitent grossièrement l'homme qui veut les guérir. Il est aussi imperméable à leurs affronts qu'indifférent à leurs hommages. Jamais il ne lui viendrait à l'esprit de se glorifier de l'éloge d'un clochard (pas plus d'ailleurs qu'il ne se sentirait blessé de ce qu'un

malfrat des faubourgs ne répondent pas à son salut). De même, les congratulations d'une assemblée de riches le laisseront complètement froid : il sait qu'ils ne diffèrent guère des clochards, qu'ils sont plus à plaindre même, car autant les besoins du clochard sont minimes, autant les leurs sont démesurés. Il ne concevra aucune amertume de ce qu'un roi mède ou un Attale d'Asie néglige son salut et le dépasse d'un air hautain en gardant la bouche close : il est bien conscient, au fond, que leur condition n'est pas plus enviable que celle du malheureux qui, dans sa maisonnée, s'est vu confier la charge de veiller sur les malades et ceux qui ont perdu la tête.

Je devrais me vexer quand je ne recevrais aucun salut de la part d'un de ces ignobles trafiquants qui, devant le temple de Castor, achètent et revendent un vrai boursier humain en pratiquant la traite des esclaves de la plus répugnante espèce ? Non, non et non. Que vaut un homme qui ne commande qu'à la lie de l'humanité ? Le sage fait fi des

flatтерies comme des mufleries d'un pareil individu ; à l'instar d'un roi qui dit : « Tu tiens sous ta f r ule les Parthes, les M des, les Bactriens, mais tu ne les domines que par la terreur ! Non seulement ils ne te laissent jamais détendre ton arc, mais ce sont les pires des sujets : leur vénalité les conduira à se donner au plus offrant ! »

Le sage ne se sentira donc atteint par les offenses de personne. Peu importe qu'elles diff rent toutes entre elles, lui les jugera d'une égale sottise. D'ailleurs, s'il se laissait jamais, ne fût-ce qu'une fois, émouvoir par une injure ou une offense, il lui serait impossible de retrouver sa sérénité – cette sérénité qui est, justement, le propre du sage. Ajoutons enfin que si injure lui était faite, il se garderait bien d'en ressentir de la considération pour son auteur car, du moment que le mépris d'autrui nous outrage, son estime ne peut que nous flatter.

Il est des gens assez dénués de sens commun pour estimer qu'ils peuvent être

offensés par une femme. Pourtant peu importe de quelle femme il s'agit, combien d'hommes elle emploie pour porter sa litière, la lourdeur de ses boucles d'oreilles ou la largeur de sa chaise à porteurs ; de toute façon, c'est une créature privée de raison qui, à moins d'avoir reçu une éducation exceptionnelle, à moins d'être savante, érudite, n'est guidée que par ses instincts et ses appétits.

Il en est d'autres qui s'irritent d'être bousculés par un coiffeur ! Qui tiennent pour des offenses la mauvaise humeur d'un portier ! L'incivilité d'un majordome ! Les grognements d'un valet de chambre ! Devant toutes ces bêtises, ils feraient beaucoup mieux de se mettre à rire ! Comme le sage, lui, doit se sentir plein d'allégresse en contemplant, parmi le chaos des mesquineries d'autrui, l'étendue de sa tranquillité !

Devrait-il s'abstenir, pour autant, de franchir un seuil surveillé par un gardien hargneux ? Certes pas ! S'il a quelque chose d'important à faire dans la maison, il en ten-

tera l'accès en apprivoisant le gardien quel que soit son mauvais caractère ; en lui jetant, comme à un molosse agressif, quelque chose qui serait un peu comme un os à ronger. Il ne sera pas agacé d'avoir à payer d'un prix quelconque l'entrée d'une maison. Ne sait-il pas qu'il y a, de nos jours, certains ponts qu'on ne peut franchir sans sortir sa bourse ? Il donnera donc quelque chose au personnage, aussi antipathique soit-il, qui doit prélever une contribution sur sa vie en société : il sait acheter ce qui est à vendre. Il faut une âme bien petite pour se faire gloire d'égaler en insolence un portier, de lui briser sa baguette et d'aller trouver son maître pour qu'on lui donne le fouet. Celui qui entre en querelle se rabaisse d'emblée au niveau de son adversaire ; qu'on lui donne ou non raison, il s'est fait son égal.

Mais si le sage reçoit un soufflet ? Il fera alors ce que fit Caton lorsqu'on le gifla : il ne se fâcha pas, se vengea moins encore mais ne pardonna pas davantage ! Il le nia, tout simplement. N'y avait-il pas, à ignorer ce

genre d'outrage, plus de grandeur d'âme qu'à le pardonner ? Inutile, d'ailleurs, de nous attarder sur ce point : on sait bien, maintenant, que le sage a, des maux et des biens, une tout autre perception que les hommes du commun. Il ne se demande pas ce que les hommes peuvent juger humiliant ou douloureux, il ne suit pas la voie qu'emprunte la foule mais, à l'instar des astres qui progressent en sens inverse du mouvement du ciel, il va à l'encontre de l'opinion commune.

Cessez donc de dire : « Le sage ne se sentirait-il pas outragé si on le battait comme plâtre ou si on lui crevait un œil ? Il ne s'offenserait pas si, au forum, il était poursuivi par les huées grossières d'individus de bas étage ou si, invité dans une grande maison, on l'installait au bas-bout de la table ? Pas davantage si on le faisait manger avec les esclaves chargés des basses besognes ? En somme il resterait indifférent à toutes les avanies qui font s'indigner les âmes bien nées ? » On aura beau les réitérer, ils pourront toujours passer

pour scandaleux au commun des mortels, ces procédés resteront fondamentalement de même nature : si les mesquineries ne touchent pas le sage, il ne sera pas davantage atteint par des affronts plus graves ; si quelques offenses isolées le laissent de marbre, il ne sera pas troublé par les outrages répétés.

Là où le bât blesse, c'est que vous vous représentez l'incarnation même de la grandeur d'âme à l'aune de votre propre faiblesse et, imaginant ce que vous seriez capables d'endurer, vous ne faites, lorsqu'il s'agit du sage, que placer un peu plus loin la limite. Mais sa vertu lui fait habiter une autre région de l'univers ! En sorte qu'il n'a rien de commun avec vous...

Accumulez les circonstances les plus pénibles, les plus insupportables, celles dont on ne voudrait même pas entendre parler, qu'on ne pourrait même pas imaginer : leur masse ne l'écrasera pas. Il résistera à chacune comme il résistera à l'ensemble. Celui qui prétend que le sage supporterait ceci et non cela, qui impose certaines limites à sa gran-

deur d'âme, ne fait que déraisonner : il faut savoir que la Fortune ne sera capable de triompher de nous que si nous triomphons d'elle, et totalement.

Qu'on n'aille pas mettre cela sur le compte d'une prétendue « insensibilité » stoïcienne ! Car Épicure aussi – Épicure que vous mettez régulièrement en avant pour justifier votre laisser-aller et qui recommande, à vous entendre, l'inertie, la paresse et la quête des plaisirs –, Épicure, donc, n'a pas manqué de dire : « Il est bien rare que la Fortune ait prise sur le sage. » Voilà qui est presque parler en homme ! Un peu plus d'énergie, et il la trouverait tout à fait impuissante !

Voici la maison du sage : petite, sans luxe, sans bruit ni apparat ; elle n'est point gardée par des portiers qui filtrent les visiteurs avec leur insolence vénale mais ce seuil, que rien ni personne ne protège, jamais la Fortune ne le franchit : elle sait qu'elle n'a que faire en un lieu où rien n'est pour elle.

Si Épicure lui-même, qui pourtant a mon-

tré tant d'indulgence pour les désirs du corps, se révèle aussi inflexible devant l'outrage, qu'est-ce qui pourra nous sembler impossible, au-delà des capacités humaines, à nous stoïciens ? Épicure professe que le sage doit supporter les injures, et nous qu'il n'y a pas d'injures pour lui. Et ne dis pas que c'est un défi à la nature : nous ne nions pas qu'il soit éprouvant d'être frappé, renversé, estropié ; ce que nous nions, c'est que ces accidents soient des injures. Nous ne contestons pas qu'on puisse en éprouver de la douleur mais nous leur contestons l'appellation d'injures : cela irait à l'encontre de la vertu.

Nous verrons, des deux doctrines, laquelle est la plus véridique ; mais un fait est certain : l'une et l'autre s'accordent à mépriser l'injure. Veux-tu savoir ce qui fait la différence entre elles ? La même qu'entre deux vaillants gladiateurs dont l'un supporte sa blessure, sans bouger d'un pas, alors que l'autre répond aux cris du public, lui montrant qu'il ne s'est rien passé et refusant qu'on interrompe le combat. Ne crois pas

qu'il s'agisse d'une différence fondamentale car, sur ce point essentiel — le seul qui importe vraiment — les deux écoles de sagesse sont d'accord : il faut mépriser l'injure et mépriser aussi ce que j'appellerai les ombres, les soupçons d'injures, je veux dire les offenses. Pour dédaigner ces dernières, au reste, point n'est besoin d'être un sage : il suffit d'avoir un tant soit peu la tête froide et d'oser se demander : « Ai-je mérité ou non ce qui m'arrive ? Si je l'ai mérité, ce n'est pas une offense, c'est justice, sinon, à l'auteur de l'injustice de rougir. »

Au fond, qu'appelle-t-on offense ? On m'a plaisanté sous prétexte que j'avais le crâne lisse, la vue basse, les jambes maigres, la carure étroite ? Qu'y a-t-il là d'offensant, si l'on n'a fait que souligner l'évidence ? Un bon mot qui, en tête à tête, nous fait rire nous indignera devant témoins. Nous n'accordons pas aux autres la liberté de colporter ce que nous disons quotidiennement de nous-mêmes. A petite dose, le quolibet nous amuse ; à dose forte, il nous met en colère.

Chrysippe rapporte qu'un homme fut pris de fureur parce qu'on l'avait traité de « mouton mouillé ». On a vu Cornélius Fidus, le gendre d'Ovide, se mettre à pleurer, en plein sénat, quand Corbulon l'appela « autruche plumée ». Il venait pourtant d'essuyer sans mot dire une kyrielle d'insultes qui fouaillaient sa vie privée et ses mœurs mais c'est cette simple niaiserie qui lui tira des larmes ! Tant est grande la faiblesse d'une âme dès qu'elle ne s'en remet plus à la raison... Et que dire de ceux qui se vexent quand on imite leur manière de parler, leur démarche ? Quand on met l'accent sur une imperfection de leur corps, de leur élocution ? (Comme si ces défauts devenaient plus évidents lorsqu'un autre les contrefait que lorsqu'on les observe soi-même !) D'autres s'irritent qu'on fasse allusion à leur grand âge, à leurs cheveux blancs, aux stigmates d'une vieillesse à laquelle, au demeurant, ils souhaitaient tant parvenir ! D'autres encore s'enflamment d'indignation quand on critique leur pauvreté, alors qu'ils sont les premiers à se la

reprocher puisqu'ils font tout pour la dissimuler.

La meilleure manière de réduire à néant les efforts des impertinents qui n'ont d'esprit qu'aux dépens d'autrui, c'est de les prévenir en commençant par se moquer de soi-même. On ne prête jamais à rire quand on rit de soi le premier.

L'Histoire dit que Vatinius, qui semblait né pour susciter, chez ses semblables, d'abord les ricanements, puis l'écœurement, était néanmoins un bel esprit ; il mettait beaucoup de verve dans ses propos. Il se moquait profusément de sa goutte, de ses scrofules, en sorte que ses ennemis, Cicéron en tête (et Dieu sait qu'il avait plus d'ennemis que d'infirmités !), n'avaient plus matière à le brocarder. Ce qu'à force d'effronterie une telle crapule a réussi — lui à qui l'accoutumance aux insultes avait désappris la moindre pudeur —, comment un homme qui s'est élevé par les études libérales et le culte de la sagesse n'y parviendrait-il pas ?

Ajoute que c'est une sorte de vengeance que de frustrer l'auteur de l'offense du plaisir qu'il s'en promettait. On l'entend dire souvent : « Vraiment, c'est agaçant : je crois qu'il ne m'a même pas compris ! » Ce qui prouve bien que ce qu'on attend d'une offense, c'est qu'elle blesse et scandalise. Mais sois tranquille : en général, on rend vite la monnaie de sa pièce à l'offenseur et l'on est vengé du même coup.

Caligula, entre tous les vices dont il était pétri, se délectait en proférant des outrages. Bien qu'il offrît lui-même la plus abondante matière aux sarcasmes, il trouvait une intense volupté dans l'insulte. Son teint était hâve et malsain et dénotait un esprit dérangé ; ses yeux torves vous regardaient de travers, enfoncés sous un front de vieille femme, un crâne pelé où s'obstinaient quelques malheureux cheveux mal plantés ; il avait aussi, pour parfaire l'ensemble, la nuque broussailleuse, les jambes maigres et des pieds démesurés. Eh bien, s'il me fallait

énumérer les outrages dont il couvrit ses parents et ses grands-parents, sans compter l'ordre sénatorial et l'ordre équestre, la liste en serait interminable. Je me bornerai donc à rappeler ceux qui provoquèrent son assassinat.

Valérius Asiaticus était au nombre de ses amis les plus proches. C'était un homme ombrageux, peu enclin à supporter sans broncher les avanies. Or, voilà Caligula, en plein banquet – autant dire en assemblée publique –, qui lui fait remarquer, à haute et intelligible voix, les médiocres dispositions de sa femme au lit. Juste ciel ! Imagine un mari qui entend de tels propos ! Il fallait qu'on en fût arrivé à un merveilleux degré de licence pour que l'empereur avouât, je ne dis pas au consulaire, ni même à l'ami, mais à l'époux, qu'il l'avait fait cocu et que, par-dessus le marché, il avait trouvé cela assommant !

Pour Chéréa, un tribun militaire, ce fut autre chose. Il parlait, et cela ne correspondait guère à sa vaillance, d'une voix fluette et

languissante qui, si on ne l'eût bien connu, aurait pu prêter à confusion. Quand il venait recevoir ses ordres, Caligula le nommait tantôt Vénus, tantôt Priape, soulignant, dans les deux cas, ses mœurs prétendument efféminées (alors que l'empereur était vêtu lui-même d'une tunique transparente, chaussé de fines sandales et couvert de bijoux !). Il le poussa ainsi à recourir à l'épée pour n'avoir plus à venir se présenter pour prendre les ordres... Chéréa, en effet, fut le premier des conjurés à frapper. Ce fut lui qui, d'un coup, trancha la tête du tyran, lequel, ensuite, fut transpercé par quantité de glaives qui s'abattirent de toute part, empressés à venger tant d'outrages publics ou privés ; le premier à agir en homme véritable fut celui qu'on en croyait le moins capable.

Le même Caligula voyait partout des offenses et, comme de juste, il était d'autant moins patient à les supporter qu'il était plus porté à les infliger. Il s'emporta contre Hérennius Macer qui l'avait appelé par son prénom, Gaius, mais également contre un

primipilaire qui l'avait appelé Caligula. Il était né dans les camps et avait été élevé par les légionnaires, aussi les soldats ne le connaissaient-ils que sous ce surnom et ne s'habituèrent-ils jamais à l'appeler autrement. Mais « caligula » – c'est le nom d'une chaussure militaire – devint pour lui une insulte dès qu'il eut chaussé le cothurne.

Soyons donc réconfortés de savoir que, même si notre flegme nous a écartés du désir de vengeance, il y aura toujours quelqu'un pour punir notre prétentieux offenseur de ses affronts : ce genre d'individus n'a pas de réserves de vitriol si limitées qu'un seul outrage sur une seule victime suffise à les épuiser.

Prenons donc pour modèles ceux dont nous louons la patience, comme Socrate qui, assistant à des comédies où il était tourné en ridicule, pour le plus grand plaisir du public, prit la chose avec autant de bonne humeur et ne rit pas moins que le jour où sa femme

Xanthippe lui avait versé sur la tête un seau d'eau sale.

On reprochait à Anthisthène les origines barbares de sa mère, qui était thrace : il répondit que la mère des dieux avait vu le jour sur le mont Ida.

Ne nous laissons jamais entraîner à des querelles ou à des affrontements. Il vaut mieux jeter le gant et s'en aller plus loin. Peu important les provocations des imbéciles (car il n'y a que les imbéciles pour provoquer) : à nous de les ignorer et de mettre dans le même sac injures et flagorneries du vulgaire, sans être plus offensés par les unes que flattés des autres. Sinon, il y a bien des choses essentielles que la crainte des offenses nous ferait négliger ; nombre de devoirs publics ou personnels dont l'accomplissement serait parfois des plus salutaires mais que nous esquivons, paralysés par une peur infantile d'entendre des mots désobligeants.

Il peut nous arriver d'être conduits, par

l'irritation que nous inspirent les puissants, à exprimer nos sentiments avec une liberté immodérée. La liberté n'est pas de ne rien tolérer ! Bien au contraire : la liberté, c'est d'élever son âme au-dessus des outrages, de devenir assez fort pour que la joie ne trouve source qu'en soi-même, pour écarter ce qui relève de l'extérieur, ignorant ainsi les angoisses de ceux qui redoutent sans cesse le rire et les commentaires du premier venu. En effet, si un seul homme peut nous offenser, qui n'en sera capable ?

Mais le sage, ou celui qui aspire à la sagesse, réagira en employant des remèdes tout autres. Celui qui n'a pas encore atteint la sagesse parfaite, qui fait encore ses choix en fonction de l'opinion commune, doit se convaincre que, toute sa vie, il va être l'objet d'injures et d'offenses : les désagréments nous affectent moins quand nous les attendons. Plus notre origine est noble, plus notre fortune et notre rang attirent sur nous les regards, plus il faut de courage. Souvenons-nous qu'à la guerre ce sont les unités d'élite

qu'on envoie en première ligne. Il nous faut donc supporter les offenses, les lazzis, les outrages, ainsi que tous les propos humiliants, comme si c'était des clameurs de l'ennemi, des javelots lancés de trop loin, des projectiles qui sifflent au-dessus de notre casque sans nous faire mal.

Quant aux injures, endurons-les comme ces coups qui, parfois, brisent nos armes, parfois, nous blessent à la poitrine. Mais restons debout, ne reculons pas. Et même si nous nous sentions traqués, écrasés sous la violence du choc, il serait déshonorant pour nous de céder du terrain. Il nous faut jouer le rôle que la nature nous a confié : le rôle d'homme !

Et le sage a une ressource supplémentaire, à l'opposé de la précédente : quand les autres en sont encore à faire la guerre, lui tient déjà la victoire.

Que nul n'accueille avec réticence ce qui est son bien et, faute d'avoir atteint la vérité,

que son âme, du moins, soit nourrie de l'espérance de vérité.

Qu'on fasse son miel des plus belles maximes et qu'avec toute la volonté, toute la foi possibles, on décide de s'aider soi-même.

On a besoin d'êtres invincibles, de caractères contre lesquels la fortune soit impuissante : c'est là le souverain bien de la République humaine.